

ni comprendre, parce que sa présence et son sourire éclipsaient tout.

ROBERT. — Oui, tout.

OLGA, regardant la porte par où est sorti Alfred. — Vous venez d'être mis une seconde fois à l'épreuve. C'est pour que votre repos ne soit pas à jamais troublé que je vous ai dit qu'elle n'était pas morte de douleur.

ROBERT. — J'ai compris... Merci. (Il lui prend la main.)

OLGA. — Maintenant que tout est dit et que vous êtes au delà de votre colère... Combien loin, infiniment loin de vous a vécu cette femme, qui, par hasard, est morte dans votre maison!... Venez chez nous. Venez nous voir. (Elle sort.)

(Robert reste silencieux un moment. Puis il ferme le tiroir du bureau à clef, la retire, se lève, va à la porte et appelle :)

ROBERT. — François!

LE DOMESTIQUE, entrant. — Monsieur.

ROBERT. — Je partirai demain matin. Préparez tout et occupez-vous d'une voiture pour sept heures.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur.

ROBERT, après un silence. — Je vous donnerai d'autres ordres demain, maintenant allez vous coucher. (Sur un moment d'hésitation du domestique.) Je fermerai moi-même cette chambre, à clef; elle restera fermée, vous entendez, jusqu'à mon retour.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur!

ROBERT. — Bonsoir.

LE DOMESTIQUE. — Bonsoir, Monsieur, (Il sort à droite.)

SCÈNE V

ROBERT.

Robert ferme la porte à clef derrière le domestique et va au balcon. Il tire les volets, puis ferme également la fenêtre. Comme il vient de fermer, il aperçoit la couronne à terre. Il la prend, la porte dans la chambre et la dépose sur le bureau d'Éveline... Il se dirige vers la porte de droite, le flambeau à la main. A la porte, il reste un instant immobile, se retourne, regarde toute la chambre encore une fois. Il sort.

La scène est dans l'obscurité. On entend le bruit d'une clef qu'on tourne deux fois.

Le rideau tombe lentement.

ARTHUR SCHNITZLER (1).

(Adaptation de Maurice VAUCAIRE.)

(1) Arthur Schnitzler, l'un des jeunes auteurs dramatiques et des romanciers les plus en vue de Vienne. Il convient de citer sa comédie en trois actes : *Amourette* (traduite par M. Jean Thorel, inscrite au répertoire de tous les théâtres de l'Autriche et de l'Allemagne, puis *le Perroquet vert*, *Souper d'adieu*, etc. Parmi ses romans citons : *Frau Bertha*, *Anatole*, recueil de nouvelles dialoguées, et *Lieutenant Gustl* qui souleva de vives polémiques.

WAGNER INTIME

D'après les souvenirs d'un disciple.

M. Louis Schemann est surtout connu en Allemagne comme traducteur et interprète du comte de Gobineau. Si fervent est l'enthousiasme de ce docteur en philosophie d'outre-Rhin pour le Normand diplomate, historien et poète, qui se flattait de faire remonter son arbre généalogique jusqu'au Viking scandinave Ottar Jarl, que M. Schemann a fondé en Allemagne une *Société Gobineau* pour la propagation des œuvres et des idées de l'écrivain français, sur lequel semble peser chez nous l'obstinée conjuration du silence, tactique toujours heureuse de la sage médiocrité contre la génialité fantaisiste. J'imagine que lorsque la Société Gobineau tient ses assises solennelles, elle ne se compose que de son président Schemann, mais elle a de nombreux membres correspondants, dont beaucoup de wagnériens, quelques princes allemands, M. de Prokesch-Osten, l'ancien président de la Diète de Francfort, et M. Paul Bourget. Son Bulletin paraît avec une régularité infailible. Si, pour la plupart des membres, les devoirs du sociétariat ne représentent qu'une cotisation annuelle, ils constituent pour M. Schemann une sorte de foi et une véritable religion. Il commença par traduire le joli volume des *Nouvelles asiatiques* et les superbes *Scènes historiques de la Renaissance*, ce chef-d'œuvre de Gobineau, trop peu apprécié chez nous quoique l'Académie lui ait décerné le prix Gobert, et dont la puissance de résurrection égale celle du dernier roman de Merejkowski sur Léonard de Vinci. Enfin, M. Schemann vient d'achever une traduction en trois tomes luxueux de l'ouvrage capital de Gobineau sur *l'Inégalité des races humaines*, livre paradoxal mais hautement suggestif, où d'illustres écrivains de France et d'Allemagne ont largement puisé sans lui rendre justice ou même sans le nommer. Toutes ces traductions sont précédées de pénétrantes études, d'essais éloquents et approfondis. Contraste piquant et qui donne à réfléchir : tandis qu'en France les ouvrages de Gobineau dorment chez leurs éditeurs ou attendent vainement une réédition, les traductions allemandes ont obtenu un succès notable et popularisé en Allemagne l'écrivain français, qui a mis à l'ordre du jour la question des races dans la philosophie de l'histoire.

Chose plus curieuse encore : si l'on remonte à l'origine de cette popularité, dont Louis Schemann est le missionnaire dévot, on lui trouve un initiateur inattendu. Ce fut en 1877 que le comte de Gobineau rencontra Richard Wagner à Rome. Une sympathie réciproque les rapprocha, et l'ancien ambassadeur

de France à Stockholm, à Téhéran, à Athènes, fit hommage au triomphateur de Bayreuth de son livre sur l'*Inégalité des races humaines*. Wagner fut séduit tout d'abord par l'antisémitisme marqué de ce livre et par la prééminence qu'il accorde à la race germanique. L'idée que la race est tout dans l'histoire, qu'elle détermine les destinées des peuples, que la religion, la philosophie et la politique ne peuvent rien contre sa souveraine influence, concordait avec le fatalisme de l'instinct proclamé par la philosophie de Schopenhauer depuis longtemps adoptée par Wagner. A partir de ce moment, le livre de Gobineau devint pour Wagner une sorte d'évangile.

Il lut avec passion toutes les œuvres de son nouveau favori et, avec cette exagération qu'il mettait toujours dans ses engouements, il décréta que Gobineau était « le seul écrivain vraiment original de notre temps ». Bien plus, il le considéra comme un esprit du même rang que lui-même et le traita d'égal à égal, ce qu'il ne fit pour aucun de ses contemporains. Cela ressort du quatrain inédit et bizarre écrit par Wagner, en guise de dédicace, en tête de ses œuvres complètes, offertes au comte de Gobineau :

*Normann und Sachse,
Das wär ein Bund,
Das blühe und wachse,
Was noch gesund! (1)*

Dans les dernières années de sa vie, Wagner prêchait Gobineau à ses disciples. Il en fit parler dans les feuilles de Bayreuth. Ce fut chez lui enfin, dans la villa Wahnfried, à la première représentation de *Parsifal*, en 1882, que Schemann rencontra le comte de Gobineau alors déjà fatigué et malade. C'était un homme d'une soixantaine d'années, l'air aristocratique, barbiche et moustache grises, le regard fin, la bouche dédaigneuse. Mélancolique et fier, il se taisait presque toujours devant les effusions volcaniques de son interlocuteur. A ce moment, Louis Schemann ne se doutait guère qu'il serait un jour l'apôtre de cet homme, comme il l'était déjà de l'autre.

Et c'est ainsi que Richard Wagner fut l'inventeur du comte de Gobineau en Allemagne.

Le culte désintéressé de Louis Schemann pour le comte de Gobineau suffirait à nous le rendre sympathique. Le livre discrètement ému, où il vient de réunir ses *Souvenirs sur Richard Wagner* (2), nous montre en quelque sorte le fond de cette âme délicate et charmante. Idéaliste inoffensif, d'une sensibi-

lité naïve, il rappelle par sa physionomie morale un type d'autrefois : celui de l'Allemand rêveur et enthousiaste, qui devient de plus en plus rare dans le nouvel empire militaire et commercial, où le culte de la force, le réalisme brutal et l'arrivisme cynique donnent le ton. M. Schemann, qui appelle ces souvenirs « les plus clairs joyaux de sa vie », nous y donne une image impressive de l'artiste qui a étonné le XIX^e siècle et qui est en train de conquérir le XX^e. J'en profiterai pour tracer, d'après lui et d'après mes propres souvenirs, qui se réveillent en foule à cette lecture, un portrait de Wagner intime dans les dernières années de sa vie (1).

I

Louis Schemann était prédestiné à devenir un disciple du maître, dont les élèves de toute nation, poètes, peintres, musiciens, critiques et philosophes, ne se comptent plus.

Né en 1834, il appartient à une famille où l'admiration pour Richard Wagner constituait le culte du foyer. Enfant encore, il vit jouer le *Vaisseau-Fantôme*. Pendant des mois, lui et ses frères mirent en scène, au grenier, les aventures du Hollandais. Des coffres figuraient les récifs d'où l'on se précipitait dans la mer, c'est-à-dire sur le plancher, avec un entrain voisin du délire. A treize ans, il assista à une représentation de *Tannhäuser*, et, comme il était musicien passionné, il apprit le piano pour jouer les œuvres de son maître préféré. Bientôt il les joua si bien qu'il faisait verser des larmes à son père. Schemann aperçut pour la première fois Wagner en 1876, à l'inauguration du théâtre de Bayreuth, lors de l'arrivée de l'empereur d'Allemagne. Cette réception du souverain fondateur de l'unité allemande par le créateur du drame musical causa au jeune docteur de Göttingue une émotion de nuance bien germanique.

Stendhal prétendait que lorsqu'un garde-chasse allemand salue son prince, qui passe tout chamarré d'or dans sa voiture, il croit saluer Arminius, le vainqueur d'Auguste. En voyant Richard Wagner recevoir l'empereur Guillaume I^{er}, à la gare de Bayreuth, Louis Schemann crut voir quelque chose comme la réception d'Arminius par le dieu Odin (Wotan) : « Au moment, dit-il, où Wagner salua l'empereur, des siècles semblaient parler sur son visage. Un instant après, il apparut comme l'enfant pétulant de la minute heureuse. Il manifesta sa joie en remontant en voiture, en agitant son chapeau et en criant : hurra ! à la foule qui l'acclamait. »

(1) Normand et saxon, — cela serait un pacte, — pour faire fleurir et croître, — tout ce que le monde renferme encore de sain !

(2) *Erinnerungen an Richard Wagner* von Ludwig Schemann (une brochure de 80 pages), Stuttgart, Frommann, 1902.

(1) Pour le Wagner en pleine lutte de la période de *Tristan et Yseult* et du roi de Bavière, Louis II, voir mes *Souvenirs sur Richard Wagner* (Perrin).

Ce que M. Schemann ne dit pas et ne sait pas peut-être, c'est que cette joie était pour Wagner la délivrance d'une corvée qui lui pesait. Il était l'obligé de l'empereur qui, gagné par une amie commune, avait souscrit au théâtre de Bayreuth pour vingt patronats (25 000 francs). Mais il n'eut jamais qu'un goût médiocre pour le souverain, qui préférait la musique de sa garde et le ballet classique à toute la tétralogie.

Il ne faut voir là toutefois que les petits côtés d'une grande entreprise. La nature de Wagner, sa puissance créatrice et son charme fascinant, se manifestaient surtout en deux circonstances, soit qu'il dirigeât une de ses œuvres à son pupitre de chef d'orchestre, soit qu'il s'abandonnât dans une conversation familière à toute la profondeur de sa pensée, à toutes les richesses de sa fantaisie. L'attrait de l'intimité et le pouvoir communicatif d'un verbe impétueux achevèrent de subjuguier un cœur conquis d'avance par la beauté de l'œuvre. Ce fut seulement en automne 1877 que Louis Schemann fit la connaissance personnelle du maître. Un travail qu'il avait publié sur lui resserra leurs liens. Dès lors il fit partie de ce cercle étroit et rigoureusement fermé, qui recevait les plus secrètes confidences du maître. Il y avait là le compositeur Humperding, l'auteur de *Hänsel et Grétel*; M. de Wolzogen, directeur des *Feuilles de Bayreuth*; les chefs d'orchestre Richter et Seidl; un jeune pianiste, du nom de Rubinstein et M. Glasenapp, auteur d'une biographie détaillée du maître. Wagner recevait le soir. Dans sa bibliothèque extrêmement choisie, qui comprenait toutes les littératures ariennes, de l'Inde à la France et à l'Angleterre, il aimait à prendre un volume au hasard et à faire une courte lecture. C'était une scène de Shakspeare ou un conte de Grimm, une page de Schopenhauer ou une poésie de Hafiz. Ces lectures faites à mi-voix, avec des vibrations profondes et des éclats subits, étaient de véritables évocations des âmes et des choses. Quelquefois aussi quelqu'un jouait un morceau de musique, et l'on causait après. Les disciples n'élevaient guère la voix ou interrogeaient timidement. Car le maître parlait tout seul, développant ses idées en saillies plaisantes, en longs monologues ou en sorties orageuses. Et ce spectacle du génie devisant en école buissonnière, jetant ses fusées au hasard des rencontres, dans l'ébullition du moment, était toujours une action vivante, la plus instructive des leçons de philosophie, le plus amusant des cours d'histoire.

Les souvenirs de Louis Schemann se rapportent aux sept dernières années de la vie du maître, à cette période parsifalienne, pendant laquelle sa pensée poursuit une évolution intéressante. Car, sans se séparer de la philosophie de Schopenhauer, elle

s'efforce d'échapper à son pessimisme par l'aspiration à une foi nouvelle et rêve une régénération de l'humanité par les sources transcendantes de sa vie.

II

« La fréquentation de Wagner, dit son disciple, vous persuadait qu'on ne pouvait rien changer en cet homme, et que toute critique en présence d'une telle grandeur était mesquine et sotte. Ses défauts faisaient corps avec ses vertus, et ses excès découlaient de sa force. On se trouvait en présence d'une force de la nature, d'une idée sublime personnifiée dans un homme. Il fallait croire ou s'éloigner; croire non pas à la lettre, mais à l'esprit. »

Tous ceux qui ont approché Wagner ont pu constater en effet, l'empire extraordinaire qu'il exerçait sur son entourage, empire qui fait dire encore à son élève : « Il m'est toujours apparu comme un prince dans l'exercice et la représentation de sa mission d'artiste. » Cette souveraineté lui venait de la force exceptionnelle de sa volonté, non moins que de la plénitude et de l'unité merveilleuse de son génie. Mais on avait quelque peine à s'y orienter d'abord, tant les manifestations en étaient diverses et, en apparence, contradictoires. Il fallait pénétrer de l'écorce à la fibre, et de la fibre à la moelle pour comprendre le fruit de l'arbre géant. A la surface, on trouvait un humour, une gaieté, qui contrastaient avec le sérieux pathétique du musicien-poète : « La présence de Wagner, dit M. Schemann, donnait aux jeunes une secousse de surprise. On s'étonnait de ne pas retrouver en lui, au premier abord, le tragique créateur de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux*. Car sa conversation était d'habitude un flot débordant de plaisanteries et de calembours. » Aux esprits peu perspicaces cette gaieté pouvait paraître de la légèreté et du cynisme. Mais elle était avant tout « la cotte de mailles dont il s'armait pour se défendre contre la sottise des hommes, contre les amertumes et les méchancetés de la vie ». Et lorsqu'on creusait plus avant l'âme de cet homme, on découvrait que son humour le plus fou était la fleur d'un sérieux profond et formidable. Des plantes étranges festonnent le bord des abîmes, et la vigne rampe aux pentes des volcans. Cette gaieté, d'une âpre saveur, jaillissait d'un génie supérieur, qui vit en compagnie des vérités éternelles, et ne peut s'empêcher de rire des choses de ce monde; jeux de Titan avec un peuple de Lilliputiens; victoire incessante de l'esprit sur la matière. Comment l'esprit, dans sa maîtrise et sa conscience suprêmes, ne se railerait-il pas de l'éparpillement perpétuel et des contradictions absurdes dont la folle matière se déchire dans son aveugle tourbillon, alors qu'il trône

lui-même dans le sentiment sublime de sa grande unité ?

Si le génie avait ce vol d'aigle, l'homme en Wagner n'était nullement exempt des faiblesses de la commune nature. Il le savait et, quand il était de bonne humeur, se raillait lui-même avec une désinvolture charmante. Il lui arrivait même d'étendre ces plaisanteries à ses œuvres. C'est ainsi qu'après la rosade générale, à la fin du deuxième acte des *Maîtres Chanteurs*, bataille que le chœur exprime par un échafaudage de dissonances savantes, le maître dit un jour à ses interprètes : « Ah çà ! mes enfants, dites-moi, est-ce encore de la musique ? » Mais malheur à qui se fût permis d'assumer ce rôle en sa présence. Si vous disiez : « J'admire votre *Rienzi* », il vous coupait brusquement la parole : « Cela ne me ressemble pas. C'est encore la grosse caisse de l'opéra. » Mais si vous risquiez ces mots : « Je n'aime pas *Rienzi* », il se fâchait tout rouge et répliquait : « Pardon, il y a de belles choses ! »

Au fond du sérieux de Wagner, comme au fond de sa gaité, on sentait cette qualité maîtresse de son esprit : une sincérité implacable et à toute épreuve. Sincérité dans sa pensée philosophique, sincérité envers lui-même et son art, sincérité dans son attitude vis-à-vis du monde. Ce respect absolu de la vérité peut servir de leçon à un temps où, soit par scepticisme, soit par calcul, on voit même des esprits hors ligne recourir aux compromis hypocrites et au cabotinage de la pose. C'est grâce à cette magnifique sincérité que Wagner put créer des types masculins d'une si forte unité et d'une vie si riche, tels que Tannhäuser, Lohengrin, Wotan, Siegfried et Hans Sachs. C'est grâce à elle aussi qu'il fit triompher miraculeusement son art contre la résistance de la routine et de la frivolité mondaine. Car le monde a beau être ignorant et pervers, il s'incline à la fin devant ces deux grandes forces qu'il n'a pas, la sincérité et la foi.

Cette sincérité éclatait particulièrement dans les jugements de Wagner sur ses amis et ses contemporains. Elle allait parfois à l'excès et à l'injustice. M. Schemann en donne un exemple frappant. On sait aujourd'hui que la raison première de la brouille de Wagner avec Nietzsche fut que le maître ne se gênait nullement pour appeler les compositions musicales de son disciple « un pur non-sens », et qu'il manifestait son dédain pour ces cacophonies amphigouriques par des sarcasmes bruyants. Parlant de la volte-face de Nietzsche, Wagner dit à Schemann : « Nietzsche était une nature foncièrement anti-véridique. » Ici Wagner se trompe radicalement. Nietzsche fut aussi sincère dans sa haine contre Wagner qu'il l'avait été dans son adoration. Le maître eut le tort grave d'abuser de sa supériorité dans une lutte iné-

gale, et de ne pas traiter avec une indulgence paternelle les faiblesses de son génial ami. Celui-ci eut le tort de ne pas imposer silence à son orgueil blessé et de ne pas distinguer les petites gens d'un grand homme de son génie.

Je ne citerai pas les jugements de Wagner sur Goethe, Schiller, Byron, Berlioz, Schumann, Chopin, Cherubini, Gluck et Bismarck. Ils sont tous marqués au coin de son esprit incisif et original. Je renvoie le lecteur curieux au livre en question. Je n'insisterai que sur l'antipathie du compositeur pour Mommsen. Le disciple de Wagner, qui eut Mommsen pour professeur, la regrette et ne se l'explique pas. Quant à moi, elle me semble justifiée. Mommsen est certes un grand écrivain, et son *Histoire romaine* demeure un monument. Mais je comprends que Wagner l'ait jugé une âme médiocre et un esprit de second ordre. Car Wagner fut un vrai Germain, et Mommsen n'est qu'un Teuton. Le Germain a le culte du héros, auquel il se lie librement, par féalité, à la vie, à la mort. Le Teuton n'a que le culte de la force brutale et de la réussite. Il ne rêve que d'un César quelconque, qui fonde un grand empire et légitime tous les abus de la force par les profits de la toute-puissance. C'est parce que Wagner avait le culte du héros et non le culte de César, qu'il ne pouvait souffrir Mommsen, tandis qu'aux yeux de Mommsen Wagner n'était qu'un rêveur et un romantique. Parmi les historiens, Wagner réservait sa plus haute admiration à Carlyle. Ces livres royaux : le *Culte des héros* et l'*Histoire de la Révolution française* comptaient au nombre de ses livres de chevet.

Le troisième trait relevé par le disciple fidèle, dans le portrait qu'il fait de son maître, est sa bonté profonde et intime, qui contrastait avec la violence de son tempérament. Nous avons brisé l'écorce, nous avons pénétré la fibre ; ici, nous touchons à la moelle de l'homme. Écoutez n'importe quel morceau orchestral de Wagner, et vous serez frappé de cette sensibilité frémissante, de cette langueur morbide, toujours prêtes à rebondir en énergie sauvage, en volonté despotique. Quelle caresse dans cet adagio ! Les cordes vibrent sourdement, et l'on croit entendre la source cachée du cœur épancher ses larmes solitaires. Mais les hautbois s'en mêlent, les cuivres enflent leur clameur et, tout d'un coup, c'est l'âme universelle qui brise ses vagues contre les falaises du destin. Telle sa musique, tel l'homme : une alternative incessante de douceur attendrie et de passion terrible. Ses violences ont fait la joie de ses ennemis, elles interloquaient souvent ses amis. Il faut dire qu'elles tombaient de préférence sur les maladroits et les indiscrets. Il détestait surtout les reporters imbéciles. Un jour on lui apporte la lettre d'un fat qui lui demandait un autographe. Il la dé-

chire en quatre avec ces mots : « Pour ces gens-là, pas de grâce, et fussent-ils des rois ou des empereurs ! » Une autre fois, on parlait de Bismarck. Wagner s'indigna de ce que le chancelier de fer laissât l'usurier juif dévorer le paysan allemand. Là-dessus une colère de fauve le prit. Il sortit de son salon dans le jardin en appelant son terre-neuve, et l'animal fidèle, partageant la colère du maître, se livra autour de lui à des bonds et à des aboiements frénétiques. Au bout d'une minute, Wagner et son chien rentrèrent calmés dans le salon. Autre anecdote : un machiniste, qui lui avait promis à jour fixe un décor, s'excusa du retard parce que, disait-il, « il avait dû travailler pour un autre client qui n'était autre que Son Altesse royale le duc de Meiningen ». Wagner, qui tenait un verre plein à la main, le brisa sur la table en vociférant : « Je ne suis pas un client ! Et, si vous me prenez pour un client, vous n'avez rien compris à mon entreprise ! » Inconvénances et brutalités ? Que ces termes seraient lourds et inintelligents pour peindre les étincelles de cette superbe volonté ! M. Schemann a raison : « Les grandes idées comme celles de Wagner ne peuvent entrer en vie qu'avec la furie d'un élément et la puissance à la fois destructive et fécondante de la nature. Si le maître n'avait pas regardé son idéal avec son exclusivisme implacable, nous ne le verrions pas réalisé devant nous. »

Ces violences recouvraient une sensibilité subtile et profonde, celle qu'on sent palpiter dans la généreuse Elisabeth, dans la tendre Elsa, dans la magnanime Brünhilde et dans Parsifal, le chaste fou, le simple aimant. On a vu Wagner pâlir devant une fleur coupée, devant un animal souffrant. Il était capable de ramener dans sa voiture un chien malade et d'en prendre soin, et de s'intéresser à une pauvre fille séduite, au point de persuader à son amant de l'épouser. Le disciple qui l'a vu de près l'affirme : « la plénitude d'amour qui règne dans ses œuvres et en fait la vie, par laquelle il nous a légué pour toujours l'essence de son âme, elle jaillissait aussi et débordait de son cœur pour abreuver tous ceux auxquels la Providence avait permis de l'approcher. » On ne peut lire sans émotion la page où Louis Schemann, résumant ses impressions, montre le pouvoir qu'un tel homme exerçait sur ses intimes et l'empreinte ineffaçable qu'il laissa dans le cœur de ses disciples : « La puissance qui rayonnait de son être, on la devinait d'un regard jeté sur son visage ; on la sentait mieux encore dans un éclair jailli de son œil. Celui qui pouvait soutenir ce regard, l'épuiser, le saisir avec les sens de l'esprit, le laisser pénétrer dans les dernières profondeurs de son âme, celui-là avait compris du coup les plus divins miracles, l'action de l'esprit sur l'esprit, les scènes les plus grandioses du

théâtre et de l'histoire. Il n'y avait plus d'hésitation pour celui qui avait entendu une fois la voix de ce puissant lui dire : « Restez-moi fidèle ! » Une solennité imposante présida à leur dernier entretien, qui eut lieu huit mois avant la mort du maître : « Le soir du 31 mai 1882, Wagner nous parla en termes saisissants, avec une gravité et une tristesse croissantes de la mission de son art dans le monde et de l'abaissement auquel on l'avait réduit. Il nous recommanda chaleureusement d'agir pour cet art toute notre vie, de le tenir haut et sacré ; puis il nous dit adieu à plusieurs reprises avec une émotion profonde. Ses paroles se gravèrent dans mon esprit ; elles m'apparurent comme son adieu solennel, et il me sembla que j'avais reçu son testament. »

Et pourtant Louis Schemann avoue qu'il n'aurait pu vivre constamment en compagnie de son maître aimé, si absorbant était son génie, si exclusive la préoccupation de son idée dominante, si tyrannique la pression qu'il exerçait sur tous les siens. « Sa grandeur surhumaine m'eût opprimé à la longue, jusqu'à écraser une partie de mon individualité. » Et le disciple dévoué, mais prudent, ajoute sagement : « Ainsi je suis demeuré plus près de lui en me tenant volontairement à distance. » Ce fut le cas de tous les forts qui voulurent l'admirer en restant eux-mêmes. N'en honorons pas moins ceux qui voulurent se sacrifier en restant auprès de lui. Car pour que germe une pensée si féconde et se propage une œuvre si vaste, il faut à la fois des instruments dociles et des continuateurs libres.

ÉDOUARD SCHURÉ.



SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA MARTINIQUE

Haines de races ⁽¹⁾.

La Martinique, dont la superficie ne dépasse pas celle d'un de nos arrondissements et dont tout l'intérieur est couvert d'épaisses forêts à peu près désertes, renferme cependant près de 200 000 habitants. Toute cette population se presse sur certains points comme dans quelques régions industrielles de la Belgique et de la Saxe.

Si la trombe de feu qui a détruit Saint-Pierre et les villages voisins était tombée sur le versant opposé de la montagne Pelée où les habitations sont très clairsemées, il y aurait eu à peine quelques centaines de victimes. Mais c'est malheureusement sur le coin le plus peuplé de l'île que les projections du vol-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 mai.